



Le Jour où Coyote dévora le Loup 2 – Filles nues et garçons virils

Contents

[Title Page](#)

[Dedication](#)

[Masques](#)

[Loups et perroquets](#)

[La création de l'homme](#)

[Filles nues et garçons virils](#)

LE JOUR OÙ COYOTE DÉVORA LE LOUP

Arkady K.

"Désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, le loup est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort."

Buffon, 1758.

"La guerre est juste et les Indiens l'ont méritée par l'énormité de leurs crimes. Les Indiens sont une nation grossière, servile par sa nature. Il faut mettre un terme aux maux que les Indiens font souffrir à l'humanité."

Sepulveda, 1551.

MASQUES

Alexia - la Rebelle
Athanasé - le Mortel
Callisto - la Solitaire
Cassien - le Métis
Damon - le Diplomate
Écho - la Muse
Eleuthère - l'Observateur
Hæmon - le Narrateur
Hateya - l'Indienne
Hermione - la Sorcière
Kyra - la Sniper
Nausicaä - l'Aviatrice
Nicétas - le Gothique
Oreste - l'Addict
Orion - le Scorpion
Orphée - le Berseker
Ovide - le Sage
Pallas - le Meneur
Rhadamanthe - le Mystique
Roxane - la Princesse
Séléné - le Fantôme
Silas - le Rôdeur
Thècle - la Sainte
Valentine - la Girl Kicks Ass
Zacharie - le Héros
Zoé - l'Invertie
et
Saturne - l'Adulte

LOUPS ET PERROQUETS

La terre exsudait ; le temps des cerfs arrivait. Ce n'était pas un temps pour les loups, pas encore. Ce temps-là viendrait, plus tard. Dans l'attente, le peuple des loups restait en sommeil. Aléa heureux de la guerre, contrepoint ironique des ruines d'obsoètes empires humains, les loups revenaient sur le vieux continent, entamant la lente reconquête des territoires dont ils avaient été chassés des siècles auparavant. Les loups, à l'inverse des humains, étaient patients. Cette même patience avait permis à l'homme d'approcher la meute. À califourchon sur une branche, le rôdeur observait la dizaine de loups gris massés, dans l'attente de la fraîcheur nocturne, sur un amas des pierres cerclant le dénivelé d'un cours d'eau dont le murmure attirait à lui le silence de la forêt et les animaux en quête de clémence ; la densité de la canopée atténuait à peine la chaleur d'un sol cuisant, comme parcouru inlassablement par les tourbillons enflammés d'un solstice estival en avance d'un jour. La configuration immobile, assoupie de la meute ne permettait pas à Silas de jauger de son organisation : l'attribution des meilleures places autour du cours d'eau pouvait relever aussi bien d'un privilège de rang que d'une simple opportunité. Il avait appris à ne pas juger à la hâte, a priori. Il aurait aimé avoir le luxe de revenir plus tard, quand les loups s'éveilleraient, au crépuscule, mais Pallas lui avait donné son accord de principe pour aller voir les loups sous la condition qu'il revienne pour la veillée. "Aller voir les loups". C'est ainsi que leur meneur avait parlé, comme si la demande de Silas relevait d'une vulgaire lubie, d'un passe-temps négligeable, d'une occupation de subalterne. Comme si la guerre à laquelle ils étaient tous destinés n'était pas, elle aussi, qu'une vulgaire lubie.

La jeune femme franchit la ligne séparant la lumière solaire de la pénombre bienvenue du pigeonnier abandonné. Là, elle serait tranquille ; le soleil ne s'infiltrait en hauteur que dans le dernier tiers du bâtiment, s'engouffrant dans chaque anfractuosité des planches pourries du plafond. Tout n'était plus que pourriture et ruine, abandon et désolation. Il ne restait que des gravats de l'escalier qui devait jadis s'enrouler le long de la circonférence de la tour. Nausicaä se hissa jusqu'à l'une des plates-formes miraculeusement préservées à mi-hauteur, prenant appui sur des niches qui n'accueillaient plus que des ramiers sauvages, bienheureux de ne plus servir que leurs propres objectifs — étrange habitude mémo-génétique que ces volatiles, survivants des "Temps Glorieux de la Péninsule" (selon l'appellation majusculee du scorpion), logent encore ici. Le scorpion et les jumeaux, Hæmon et Damon, avaient proposé à Nausicaä de jouer aux cartes en attendant l'arrivée du reste de la troupe, prévue pour la fin d'après-midi, mais l'aviatrice préférait la compagnie des oiseaux à celles des hommes. Elle avait réalisé le check-up du perroquet alpha, se sustentant en même temps de rations fades et tiédasses fournies par l'homme de main de Pallas (ce type, Saturne, avait ironisé froidement, arguant que sur le front on ne lui servira pas les plats de luxe du réfectoire de l'académie) et supportant les premiers échanges d'une énième discussion politique, militaire, stratégique, et cætera, comme si ce conflit cinquantenaire pouvait sortir de l'enlissement au claquement de doigts d'une poignée de jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence et s'imaginant déjà officiers et stratèges hors-pairs. Leurs discussions étaient sans fin, tout comme la guerre ; si la guerre avait une issue, Nausicaä la vivrait comme l'épilogue d'une pièce de théâtre de rue dont elle n'était qu'une insignifiante figurante. Elle avait ainsi laissé ses camarades à leurs chimères, optant pour la tranquillité du pigeonnier délabré posté au sud du terrain d'atterrissage improvisé ; elle n'aurait pas été contre une ballade avec Silas, mais ce dernier

s'était éclipsé fugitivement, pour mener à bien quelques projets solitaires — le rôdeur et elle se ressemblaient, ils faisaient partis des marginaux, des moutons silencieux, à ceci près que lui aimait autant la terre qu'elle le ciel. L'aviatrice s'était endormie rapidement, artificiellement, enroulée dans un coin de la plate-forme ; le souffle chaud de la péninsule jouait avec ses mèches bleutées et faisait rouler sur le sol une seringue où se reflétait le bleu parfait du ciel. Un à un, les ramiers qu'elle avait effrayés en escaladant l'intérieur du pigeonnier revinrent se poser à l'intérieur de leurs sarcophages de pierre.

"Arrête de bricoler la radio." Les parasites filaient la migraine à Eleuthère, mais son copilote a continué de tourner les boutons sans lui prêter attention. "Arrête. Tu ne vas rien capter. On est en zone aveugle." Il aurait dû hausser le ton, mais crier n'était pas dans ses habitudes. "Les zones aveugles sont un mensonge" a concédé, renfrogné, Rhadamanthe, avant de se mettre à palabrer dans sa barbe à l'extrémité aussi affûtée que ses théories conspirationnistes. "Es-tu vraiment si naïf ? Ils émettent sur des fréquences que ton vieux coucou ne peut pas capter. Crois-moi, j'aurais mon équipement : on en capterait des choses intéressantes. Tiens, l'autre soir, j'ai intercepté des transmissions mentionnant la présence de rebelles dans la péninsule. Ah ! Quand je leur ai dit, Pallas et Orion m'ont ri au nez. Ils ne riront pas quand les rebelles nous tomberont dessus et nous égorgeront pendant notre sommeil." Eleuthère soupira, concentrant son attention sur l'aiguille parfaitement immobile de l'altimètre. Rhadamanthe voit, entend, sent des rebelles partout ; inutile de le contrarier. Eleuthère ne contrariait jamais personne de toute façon, il préférait observer, même si, avec le temps, les images finissaient par

couler sur lui sans l'imprégner. Le mystique revint à la charge : "Tu sais, j'ai entendu des trucs à propos de camps secrets où l'empire entraînerait des commandos d'élite, des camps planqués dans ces zones aveugles." // "Dis-moi, si on ne peut pas capter ces fréquences secrètes avec la radio, pourquoi tu t'obstines à les chercher ?" Rhadamanthe a gratté nerveusement le fin collier de barbe noir soulignant son visage avant de répondre : "Si on n'essaye pas, on ne trouve pas." Imparable connerie. Eleuthère aurait cent fois préféré la compagnie de Nausicaä dans l'habitacle (elle aussi savait que le ciel ne s'accommodait que du silence), mais deux voyages s'étaient avérés nécessaires et seuls lui, Pallas et Hæmon connaissaient la localisation exacte du manoir ; ses amis lui ayant fait comprendre qu'ils devaient faire partis tous les deux du premier voyage, en bon suiveur Eleuthère avait hérité du nabot mystique comme copilote, fin technicien mais insatiable commère, dont l'unique mystère pour l'observateur était de n'avoir rejoint aucun de ces groupuscules désuets tels que les goths de Nicétas — le mysticisme de Rhadamanthe ne pouvait sans doute être compris de personne d'autre que lui. "Les bersekers. Ça me revient. Le commando d'élite de l'empire. Je suis sûr qu'ils les droguent pour en faire des machines à tuer, des loups de guerre." Foutaises. Eleuthère avait entendu parler des bersekers, par Hæmon ou Pallas probablement, mais il s'agissait à sa connaissance d'escouades redoutables de la république, méconnues mais loin d'être secrètes. Eleuthère ferma les écouteilles, laissant Rhadamanthe à ses délires paranoïaques d'une autre époque ; son regard vogua en dehors du cockpit, à cinq milles mètres d'altitude, vers un ciel sans nuages. Le perroquet bêta venait de franchir le golfe séparant le vieux continent de la péninsule. Eleuthère ne put s'empêcher d'observer les décombres urbains sur la rive sud de l'isthme. Son père lui avait fait visiter, alors qu'il n'était qu'un enfant, cette place forte, ce carrefour maritime commercial et stratégique ; il avait été ébloui par le faste de la zone

portuaire, l'architecture raffinée des maisons marchandes, les apparats luxueux du palais qu'un maréchal émérite avait érigé dans les hauteurs de la ville ; cette image, la gloire latente de l'empire, l'avait marqué à vie, comme on marque du bétail à chair blanche, s'imposant sans cesse face aux doutes qu'il aurait pu nourrir contre l'ordre établi inculqué par l'académie. Dix ans plus tard, le corps décomposé de son père reposait dans une fosse commune après qu'il ait tranché la gorge de sa femme et celle du colonel qui avait profané son intimité, et la ville frontière n'était plus que ruines en décomposition abandonnées aux nomades, aux pillards et aux chèvres ; la légende voulait que l'eau du golfe, une tache noire vue d'en haut, était impropre, contaminée par le sang des morts. Les temps avaient changé. Il était peut-être temps que lui aussi change.

La soute du perroquet sentait le renfermé doublé de la sueur âcre des passagers, sept hommes d'un côté, neuf femmes de l'autre. Tous jeunes et impatients, imbéciles et puants. Ils volaient depuis au moins deux bonnes heures et cette impatience juvénile, accentuée par le confinement, gonflait en eux de façon charnelle, venant à bout de leurs inhibitions. Athanase adorait ça : la promiscuité sauvage et asexuée, le collectif braillard et agité, les odeurs de chair, de sang et de foutre — les prémices illusoire d'un combat dantesque. Il avait regardé des vidéos d'archives de cette activité passéiste pratiquée par les hommes d'avant-guerre qu'ils appelaient "sport". Il avait jugé cela amusant mais, par la barbe du général, rien de tel que de se battre et de faire couler le sang ennemi pour se sentir vivre. La guerre avait supplanté tous les sports. Du haut de sa toison rousse foisonnante, le mortel humain s'imaginait déjà en héros immortel et solaire, lui et tous ses frères et sœurs d'armes ; il avait hâte d'en découdre, de faire tomber des

têtes, de faire bouffer leurs merdes à ces fils de pute de la république (selon l'expression consacrée à l'académie). Athanase était las des entraînements, des simulations, des manœuvres, des discours. L'exaltation des premières années avait cédé le pas depuis longtemps à une insatisfaction latente, à un arrière-goût amer qui donnait envie de cracher. Faire semblant de se battre, c'était comme éjaculer avant de jouir, c'était un truc de puceaux, de première année. Les promesses gaillardes des aventures à venir avaient malgré tout un côté nostalgique ; ça lui coûterait de dire adieu à ceux qui avaient formé son collectif et modelé son imaginaire guerrier. Leurs noms résonnaient dans sa tête comme ceux de divinités antiques : Orion, Valentine, Orphée, Callisto, Zacharie. Le monde n'avait que faire de divinités intangibles, seuls les guerriers inscriraient leurs noms dans la mémoire collective du peuple. Zacharie. Son pote, son frère de sang ; ils attendaient leur affectation respective, espérant que l'appui de leurs instructeurs suffirait à les envoyer dans la même compagnie, mais les décisionnaires étaient des bureaucrates indécis et trop éloignés de la réalité — après tout, c'était cette bureaucratie rampante et totalitaire la grande responsable du lent effondrement des états nations de leurs grands-parents. "On verra. Au pire, le champ de bataille n'est pas si vaste" avait répondu son ami face à ces inquiétudes. Zacharie avait raison : réjouissons-nous du passé avant de célébrer le futur. "Hé, les mecs [pour Athanase, le vocable mecs s'adressait aussi bien aux hommes qu'aux femmes], c'est quoi votre meilleur souvenir de ces trois dernières années ?" Inutile de remonter au-delà, quand leurs chemins divergeaient encore. Zacharie : "La branlée que je t'ai mise la semaine dernière ? [Rires diffus] Non, mmm, plutôt la première fois qu'on a été largué sur le terrain, en forêt, la première fois qu'on a vraiment été dans la merde." Orphée : "Ouais. Pareil. Devoir chasser et tuer pour survivre." Valentine : "L'examen d'infiltration. Désolée d'être trop subtile pour vous, les mecs. [accent sur mecs]" Alexia : "Hier soir [voix

chaude, enjouée], quand Zacharie m'a attrapée et que... vous voulez vraiment les détails ? [Tout le monde, presque, a rigolé] Ok, disons alors le jour où je t'ai rencontré, mon bel amant." Écho : "Pour rester dans le même ordre d'idée, moi c'est le jour où j'ai enfin décidé de plaquer ce connard de Hæmon [Des hou plus ou moins approbateurs]." Hermione : "C'est mesquin de tirer dans le dos des absents." // "Parce que tu crois qu'il se prive lui ? [Prenant une voix mâle snob] Hermione, cette peste, ce n'est pas un amant qu'il lui faut, c'est un coiffeur ! [Rires et applaudissements]" // "T'es dure. Vous avez eu de bons moments..." // "Et toi, Hermione, dis-nous, c'est quoi ton meilleur souvenir ?" // "[Hésitations] Je crois que ce sera aujourd'hui, et demain. J'ai hâte de passer à autre chose... Ces années n'ont que trop duré." Valentine : "Tu veux voler de tes propres ailes ?" // "En sorte." Oreste [son cousin ; changement de sujet] : "Moi, c'est quand j'ai buté le morveux qu'il m'avait attribué." Athanase : "Tu triches ! C'était il y a des années, avant..." // "...avant de me faire chier avec des gros balourds comme toi, le rouquin." Ovide [séparant le grain de l'ivresse] : "Tu n'as pas répondu à ta propre question, mortel." Athanase : "Le premier jour. Mon meilleur souvenir c'est notre premier jour ensemble. J'ai su qu'on allait tous bien s'entendre ! [Rires de complicité ou d'aberration]" Oreste : "Putain de mauvais trip" // "Hé mec, saute du perroquet si notre compagnie te déplaît !" Ovide [intervenant encore] : "Sauter dans le vide... ça serait un sacré souvenir. Contempler la mort monter à nous, ou nous aller vers elle." Zoé : "Pessimiste jusqu'au dernier jour ?" // "Oui, mais je me rassure en me disant qu'une multitude de braves comme notre bon camarade Athanase sont prêts à se jeter dans la cage aux lions avant nous." [Liesse générale. Vraiment ? Nicétas et Kyra, bien que silencieux, suivaient avec amusement les échanges ; Cassien semblait détendu en l'absence de ses persécuteurs habituels ; Hateya avait semblait-il esquissé l'ombre d'un sourire, mais une erreur d'interprétation restait possible. Restait, à chaque

extrémité de la rangée de femmes-mecs, deux d'entre elles qui ne participaient pas à l'euphorie et à la communion des corps, et personne, et Athanase le premier, ne s'en rendait compte ; l'instinct grégaire rendait l'exclusion volontaire invisible. D'un côté, Callisto la solitaire, le regard perdu dans la contemplation de grains de poussière voltigeant dans les rayons qui filtraient à travers les hublots ; de l'autre, la timide Thècle, le regard fixé à la rampe arrière, vers le dix-septième passager qu'elle seule voyait.]

"Au fait, c'est quoi le plan ? Que nous réserve Pallas ?" // "Tu lui demanderas." // "Ah, ah. Je sais que tu sais. Dis-moi. Tu me fais confiance, non ?" Eleuthère ignora la question, imposant un silence impoli. Faut dire que ce type n'était pas un grand bavard ; sans imagination, carré et austère, une armoire à glace dans laquelle Hæmon et Pallas jugeaient la perfection de leur teint olivâtre et la coupe méthodique de leurs cheveux lissés. Rhadamanthe se méfiait du garde du corps (du chien de garde ?) du fier meneur et du beau parleur, comme il se méfiait de ceux qui en pensaient plus qu'ils n'en disaient ; de son point de vue, tout le monde avait quelque chose à cacher. Les premiers temps, il avait classé Eleuthère dans la catégorie des brutes épaisses, une sous-caste des guerriers auto-proclamés comme Orion ou Athanase, mais dénués de cet héroïsme béat (et volontiers stupide) qui caractérisait cette endive de Zacharie, puis, un soir, l'observateur avait montré un autre visage, une autre voix, il avait sorti de son casier comme un luth, avec un long manche étroit et une caisse piriforme (Rhadamanthe n'avait jamais rien vu de tel, il s'était demandé où Eleuthère avait bien pu se le procurer — la musique était l'apanage désuet des nobles, non des militaires), et il en avait joué avec une délicatesse inattendue, la fluidité de la mélodie faisant oublier la voix

râpeuse du jeune homme ; le mystique avait alors changé son camarade de catégorie pour le ranger dans les erreurs d'aiguillage : Eleuthère n'avait rien à faire parmi eux, ses mains n'étaient pas celles d'un tueur. Alors, que faisait-il encore parmi eux ? Le perroquet amorça un virage, longeant la côte de la péninsule ; le regard de Rhadamanthe accrocha, au milieu des terres désolées, la silhouette immobile et menaçante d'une ancienne centrale thermique hors service. Lui, à l'inverse, ne s'était pas trompé de voie : le fin barbu se considérait comme un radio-opérateur de génie, sans conteste l'un des meilleurs de l'académie, même s'il n'était pas reconnu à sa juste valeur par ses instructeurs et ses condisciples. Ainsi allait la vie, on avait perdu le compte des savants illustres pendus lors de la guerre par des militaires rustres et d'une intelligence médiocre, dont le seul fait de gloire était de bander les muscles devant des jeunes femmes affolées par tant de virilité démonstrative ; même Natalia, la jolie techno de la promotion suivante, une rouquine craquante et plutôt bien formée, la seule que le mystique considérait (presque) à son niveau, avait succombé aux charmes d'une énième montagne de stuc. Aucune guerre n'avait été remportée par l'accumulation de masse musculaire, elles l'avaient toutes été grâce à la maîtrise des réseaux d'information et à la compréhension des forces en mouvement ; Natalia finirait par s'en rendre compte (il comptait bien rester en contact radio avec elle). Rhadamanthe se résignait souvent à cette triste constatation qu'il comprenait mieux le monde qu'il ne comprenait le cœur des filles. Larguant ces pensées trop amères vers l'horizon, Rhadamanthe réalisa qu'Eleuthère avait poussé trop au sud leur plan de vol, probablement pour le plaisir d'admirer la mer flirter avec le rivage de la péninsule ; il réalisa aussi que, avant ce jour, il n'avait jamais vu la mer autrement que sur une photographie numérique. Comme si elle avait retenu son flux jusque là, la masse de bleu lui fouetta d'un coup le visage ; c'était inattendu, ce bleu. Il connaissait par cœur une centaine de codes

hexadécimaux de bleus, mais aucun ne correspondait à celui-là — la réalité était plus nuancée. Rhadamanthe toucha du doigt une nouvelle forme de vérité : c'était pour ce bleu-là, pour sa domination, que des peuples se battaient depuis des millénaires et se battraient encore et toujours. Il n'était pas dupe : la guerre ne cesserait pas avec sa génération (même s'il aimait croire qu'il y jouerait un rôle plus significatif que ses camarades de promotion). La vue de la mer lui rappela aussi autre chose : "Tu sais que l'empire a réalisé des tests nucléaires en pleine mer à une époque. Ces expérimentations douteuses ont donné naissance à des poissons hybrides, de véritables monstres marins dignes de légendes anciennes. J'ai même lu qu'une race de varans mutants avaient ravagé une île et dévoré ses habitants, pas loin d'ici, vers l'ouest. L'armée a dû tous les tuer : les varans et les survivants. Ne laisser aucune trace, tu sais comment ça marche ?" Le pilote ne répondit pas, ne faisant même pas mine d'avoir entendu ; Rhadamanthe n'insista pas, se détournant de la mer pour essayer à nouveau de régler la radio. Il finirait bien par capter quelque chose, peut-être des transmissions émises par cette centrale thermique abandonnée, se pouvait-il que des expériences secrètes y soient menées par l'empire ?

Roxane était la plus belle femme du groupe (en tout cas, se considérait comme telle), et Pallas était le plus bel homme (en tout cas, elle le considérait comme tel). Non, pour être totalement sincère, Athanase avait eu sa préférence, avant qu'elle ne considère au fil du temps que sa toison rougeoyante et ses attributs masculins flatteurs n'étaient que maigre compensation eu égard à son réel manque de subtilité et de finesse ; ce constat fut malheureusement trop tardif et elle commit l'erreur, par un jeu pervers qui se retourna contre elle, de

fréquenter (et aussi, oui, de coucher avec) l'un de ses amis, ce taré d'Orphée, fruit probable de l'union consanguine de deux bovins sous-alimentés — Orphée qui ne semblait vraiment pas aller mieux depuis qu'il s'était teint les cheveux en rouge, et pas un rouge sombre, disons élégant, comme celui d'Alexia, la sempiternelle rebelle de service (non que Roxane critiquait cette attitude, elle avait eu elle aussi une phase rebelle [entre guillemets], mais il fallait grandir un jour, être mature [entre guillemets aussi]), non, cette brute avait opté pour un rouge rouge, limite sanglant, comme si sa tête venait de ressortir des entrailles d'un corps tout juste éventré. Contrairement à Athanase donc, Pallas n'était pas que beau, il s'imposait aussi comme l'élément le plus charismatique du groupe. Son autorité naturelle, sa voix charmeuse, sa stature dominatrice, son raffinement qui ne confinait pas au maniérisme mais à certaine grâce efféminée, tout cela faisait de son amant un meneur-né. Il rayonnait, à l'inverse de ce diable d'Hæmon qui obscurcissait tout à des kilomètres à la ronde. Roxane était satisfaite de cet état de choses. Nue, devant l'une des quatre baies vitrées de l'observatoire circulaire qui surmontait le manoir, il fallait reconnaître que la princesse n'avait pas tort de se trouver belle : un visage chaleureux et harmonieux où trônaient des yeux verts dont elle savait jouer, une chevelure dont les boucles dorées frôlaient amoureusement ses épaules ; un corps certes petit mais, comme dirait Ovide, bien adapté aux plaisirs de l'œil et de la chair. Elle était convaincue que Pallas la préférait entre toutes ; la sculpturale Valentine manquait de manières, la jolie Écho pouvait d'un unique regard congeler le moindre mot d'amour, la charmante Alexia n'était carrément pas du même monde, la redoutable Kyra tenait trop à son indépendance, quant aux autres, elles étaient globalement physiquement insignifiantes ; oui, Pallas la préférait car il aimait en elle ses ascendances nobles et sa rondeur charnelle, deux qualités indispensables aux yeux d'un homme de sa trempe. Roxane finit par se lasser de son reflet pour jauger une

fois de plus l'arrière-plan et la triste condition de la demeure où Pallas les avait conviés pour quelques jours de liberté : un jardin desséché, rendu encore plus aride par l'éclat brûlant du soleil, coupé en parts égales par des allées de graviers gris menant en son centre, un puits couvert au sculptures miraculeusement intactes ; autour, un gâchis d'annexes délabrées, garages, pigeonier, salle de chasse, écuries, logis des domestiques, autant de rappels d'un passé fastueux. Difficile de ne pas partager la rancœur de Pallas envers l'hégémonie militaire de l'empire quand on voyait quel sort celui-ci réservait à de telles propriétés. Son amant était souvent venu ici ces dernières années, parfois avec Hæmon, jamais avec elle (c'était semblait-il trop compliqué à organiser) ; elle ne comprenait que maintenant qu'il avait tenu à garder secret ce refuge, cette pièce qu'il s'était échiné à restaurer et à entretenir, comme on caressait le souvenir d'un moment précieux pour ne pas l'oublier. Tout à la fois chambre, bureau, bibliothèque et salon de causerie, l'observatoire du manoir pourrait convenir à Roxane comme dernière demeure. S'éloignant de la vitre (qui savait si cet étrange boiteux, ce Saturne auquel Pallas semblait accorder toute confiance, ne la matait pas depuis un recoin ombragé), elle longea une bibliothèque basse en bois ouvragé, ses doigts volant sur des couvertures en cuir ornées de lettres dorées ; elle aurait aimé prendre le temps d'en feuilleter un, même si pour une femme comme elle, vivant dans le présent, elle doutait que leur contenu austère puisse l'intéresser véritablement, mais, pour l'heure, Pallas avait d'autres projets. Assis à son bureau, son amant finissait de ranger, classer et couper des feuilles de papier. Elle s'est avancée lentement, à pas de loup, pour poser sa main sur son épaule nue ; il ne sursauta pas, comme s'il l'avait sentie approcher, achevant méticuleusement une dernière tâche, celle, à l'aide d'une fine dague décorative, de couper en une vingtaine de morceaux une ultime feuille de papier manuscrite. Les deux mains de Roxane se glissèrent doucement sur son torse,

patientes, attendant leur heure. Quand Pallas se leva, soulevant sa princesse, sa petite Athéna comme il l'appelait dans l'intimité, pour la porter jusqu'au lit, sa main était toujours refermée sur la dague coupe-papier.

Les loups s'étaient réveillés un à un, se regroupant en un cercle lâche autour du loup alpha, une bête imposante d'un gris sombre à l'envergure proche de celle d'un homme ; une portée de louveteaux en âge de gambader tourbillonnaient autour de la meute, en proie à une surexcitation manifeste que leur nourrice ne parvenait à apaiser. Silas avait un instant crû qu'ils avaient détecté son odeur, bien qu'il eut pris le temps de s'approcher, de laisser l'environnement forestier s'en accommoder, puis rapidement il s'était rendu compte que l'attention des loups se focalisaient vers le sud, à l'opposée de sa planque ; levant les yeux à l'instar des bêtes, il finit par apercevoir, et entendre, une croche verte dans la partition bleu horizon du ciel. Le second perroquet. Le reste de la troupe arrivait. L'ouïe des loups avait perçu le bourdonnement de l'appareil bien avant lui. Cela ne rassura pas le rôdeur pour autant ; non, la meute était ouvertement en état d'alerte, le museau droit, les oreilles pointées vers l'avant, les muscles des pattes tendues, alors que le survol de la forêt par des humains ne devait pas être si rare. Silas se rappela l'état de stress dans lequel il avait vu par le passé des loups adoptés et traités comme des chiens par des humains méprisants et méprisables (son oncle avait voulu lui faire la leçon sur les chimères de la domestication) : ce stress était désorganisé. Là, à l'inverse, la meute s'était rassemblée en une formation réfléchie, raisonnée ; les loups n'étaient pas stressés, ils étaient inquiets, comme le seraient les habitants d'une ville à l'approche d'une escouade de bombardiers. Même le loup oméga, reconnaissable

par son allure défroquée et sa queue rentrée, s'était joint au cercle sans susciter de réprimande. Près de lui, une belle bête d'au moins quatre-vingt kilos, probablement l'un des loups bêta, donna des coups de museau à l'une des louves, comme pour l'orienter vers l'est — voulait-il l'exhorter à ramener les louveteaux à la tanière ? La louve, la louve alpha ?, resta immobile, attendant l'aval de leur meneur pour prendre une décision. Les pensées et les actions d'un loup étaient d'une logique et d'un pragmatisme clairvoyants — un truc avec les loups : ils ne s'embarrassaient pas de mots. Puis, après de longues minutes d'expectative, après que toute trace visuelle et auditive de l'intrus ait disparu (et qu'il soit probablement arrivé à destination), le loup alpha donna tacitement le signal du départ. Contrairement aux attentes de Silas, la meute ne repartit pas vers l'est, vers où il supposait que se trouvait la tanière des petits, mais les bêtes prirent la direction du sud-ouest ; le rôdeur n'eut pas besoin de faire recours à ses talents d'orientation pour comprendre aussitôt que les loups faisaient marche vers le manoir.

LA CRÉATION DE L'HOMME

Coyote était satisfait du monde qu'il avait créé. Il devait à présent créer le peuple qui allait y vivre. Aussi, Coyote convoqua les membres de son propre peuple pour prendre conseil auprès d'eux, comme il avait l'habitude de le faire, même s'il se savait être le plus malin d'entre tous. Aigle fut le premier à venir, suivi de Grizzly, Castor, Loup, Cougar, Hibou, Loutre, Porc-épic, Souris, et en bon dernier Lézard. Coyote leur demanda comment devaient être ceux qui peupleraient le monde qu'il avait créé. Pendant une journée entière, ils débattirent du sujet. Grizzly dit que les gens de ce peuple devraient être grands et forts afin de dominer le monde créé par Coyote, et qu'ils devraient avoir une grosse voix grave et de larges pattes griffues afin d'effrayer leurs ennemis. Porc-épic dit qu'ils devraient être petits afin de se dissimuler aux yeux des prédateurs, et que leur peau devrait être recouverte de piquants pour dissuader leurs assaillants. Castor dit que de grandes dents et une large queue leur seraient utiles pour tirer profit du bois des forêts et pour parcourir les rivières du monde de Coyote. Aigle dit que le pouvoir de voler surpassait celui de nager, et que ce peuple devrait avoir une vue perçante afin d'admirer tous les détails de la création de Coyote. Cougar dit que le peuple devrait faire partie de cette création plutôt que de la survoler, et que Coyote serait idiot de ne pas créer un peuple agile et puissant, capable de bondir, grimper, et embrasser toutes les courbes de son monde. Tous les membres du peuple de Coyote parlèrent ainsi, sauf Lézard et Loup plus loquaces la nuit que le jour, jusqu'à ce que le rire de Coyote résonne dans la vallée où ils s'étaient rassemblés. Il se moquait d'eux car tous voulaient modeler le peuple de Coyote à leur image. Or, c'était un monde nouveau que Coyote avait créé, il voulait donc un peuple nouveau, un peuple en accord avec ce

nouveau monde. Furieux ou vexé, aucun n'écoula les critiques de celui qui les avait convoqués et tous, sauf Loup et Lézard, ramassant une poignée de la terre de Coyote, se mirent à modeler dans leur coin leur propre peuple. Coyote, le plus malin d'entre tous, et aussi l'un des plus patients, attendit aux côtés de Loup et de Lézard. Les autres peinaient tant dans leur tâche que, à la tombée de la nuit, ils s'endormirent sur place, aux côtés de leurs œuvres inachevées. Coyote se mit alors au travail. Il créa deux formes à partir d'une unique boule de terre, les modela en s'inspirant et équilibrant les envies de ses prédécesseurs. Il dota son peuple de la stature de Grizzly, de la vue d'Aigle, de l'art de la nage de Castor, de la puissance de Cougar, de la sagesse de Porc-épic, et ainsi de suite. Il ne prit rien de son rival Loup car Coyote jalousait l'intelligence et la force de celui-ci. Il termina en les dotant de sa propre ruse. Au matin, l'homme et la femme peuplaient le monde de Coyote. Peu rancuniers, les membres du peuple de Coyote abandonnèrent leurs créations inachevées de la veille, puis Grizzly se changea en grizzly, Aigle en aigle, Cougar en cougar, et tous se transformèrent pour donner vie aux animaux, et à travers eux apprendre aux hommes et aux femmes à vivre dans le monde.

FILLES NUES ET GARÇONS VIRILS

Quand l'aviatrice s'était éveillée de ses rêves d'îles et d'ombres, tout le monde était arrivé et tout le monde était reparti. Presque tout le monde. Une ombre massive était affairée auprès du moteur du perroquet bêta, stationné à côté de l'alpha sur le terrain dégagé faisant office d'héliport à l'ouest des jardins ; au-delà tout semblait désert, le manoir et ses dépendances rendus à leur oubli décennale. Le soleil, masqué par les montagnes lointaines, ne baignait plus le pigeonier et bientôt le domaine tout entier serait plongé dans leur ombre, bien avant la venue de la nuit. "Salut Eleu." Le grand pilote s'était redressé, jetant un regard stoïque à la jeune femme qui venait vers lui. "Ah. T'es là, toi ?" // "Ouais." Nausicaä s'approcha du perroquet. "Tu bricoles quoi ?" [Haussement d'épaules, un vent chaud balaya la poussière aride des jardins stériles.] "Je regarde. Hæmon nous a dégoté de beaux jouets." // "Ouais." Puis : "Ils sont où tous ?" // "Partis se baigner. Pallas et Roxane sont restés ici [Regard vers le dôme vitré de l'observatoire], là-haut." // "Silas ?" // "Pas vu. Si ça se trouve, on ne le verra pas avant demain... si les loups ne l'ont pas mangé d'ici là." Le soupçon d'humour d'Eleuthère ne s'accompagna même pas d'un début de sourire ; était-ce vraiment de l'humour ? "Et Nicétas ?" [À défaut du rôdeur, contentons-nous de son ami goth.] "Parti se baigner." [Fais chier.] Nausicaä hésitait à retourner au pigeonier quand Eleuthère, après avoir refermé méticuleusement le volet métallique du perroquet, s'avança vers elle. L'observateur dépassait d'au moins trente centimètres l'aviatrice ; il baissa ses yeux lourds vers les iris brillants de sa camarade. "Je te fais faire le tour du domaine en attendant les autres ?" Nausicaä acquiesça. L'avantage quand Eleuthère vous proposait une ballade, c'était que vous saviez qu'il n'allait pas s'embarrasser à vous faire la conversation.

Le sage regardait l'eau s'écouler sur le corps de Valentine. Les vagues cristallines de la cascade se fracassaient sur le trapèze de la jeune femme avant de ruisseler sur sa peau, enrobant ses seins pleins d'un voile étincelant ; les rayons avides du soleil faisaient de ses tétons des dards acérés et menaçants. Valentine étira ses muscles brachiaux, attirant à elle la force tellurique du lac, avant d'essorer sa longue chevelure châtain qui retomba dans son dos comme une lame droite, prête à l'emploi. Tirés en arrière, ses cheveux révélaient l'entièreté et la droiture de ses traits ; leur équilibre et leur simplicité évoquaient ceux d'un visage taillé dans le roc par une main plus avide de rigueur que d'esthétisme. Le visage de nombreuses déesses oubliées avait cette rigueur — les figures divines ne se livraient pas à la minauderie ou au marivaudage des dryades et des naïades. Valentine aurait pu prêter ses traits à une obsolète déesse de la chasse ; son ventre plat à faire rougir la princesse de Pallas et son pubis rasé que venait caresser la ligne de l'eau ne seraient jamais dédiés à la fécondité. Son corps resplendissant sous le rideau diaphane n'était pas qu'inspiration de poètes et exaltation de mâles, il était d'une façon primale offert à la guerre. Valentine était ce qu'on avait coutume d'appeler dans le jargon militaire de l'empire un monstre de guerre. Elle impressionnait par son instinct, son sens aigu de l'observation, sa rapidité d'action. À l'époque, il lui avait fallu à peine une semaine pour rallier autour d'elle toutes les autres (les envieuses excepté), prêtes à lui obéir implicitement lors de chaque épreuve : Kyra, Zoé, Callisto, Alexia (avant que celle-ci ne se cache sous un masque de rebelle du tout venant) et Thècle, la petite Thècle, sa protégée. Évidemment, cette belle simplicité sculpturale de déesse guerrière affichée par Valentine, en partie malgré elle, n'était qu'un masque. Ovide savait y déceler des fissures. Derrière ce masque infailible se cachaient les

faiblesses de l'humaine : une sensibilité malvenue, une fragilité inadmissible. Ovide n'avait pas réussi à aller au-delà des présomptions, mais il savait qu'on ne cultive pas une telle solidité de façade sans en payer d'invisibles souffrances en retour. Valentine croisa son regard, lui sourit brièvement, comme sourit une amie loyale, sans concupiscence, un sourire frais et entier qu'un voile d'eau parvint cependant à faire trembler le temps d'un reflet. Kyra passa en nageant et, éclaboussant Ovide, rejoignit son amie. Ils étaient une dizaine à se rafraîchir ainsi dans le lac, protégés de la chaleur étouffante du soleil par une canopée bienveillante, tous entièrement nus. La réalité de la guerre, la persistance de la désolation, la proximité de la mort avaient rendu la chair moins noble, moins exotique, moins intime. Même si le concept de mort était moins familier pour leur génération que pour celle de leurs parents, la déstructuration du cycle abstrait de vie et de mort avait enjoint les hommes à en abstraire d'autres. Les visions réelles ou rapportées de charniers charbonneux, de cadavres nus amassés sans ambages, les scènes de torture capturées et retransmis en temps réel sur le réseau (à l'époque où celui-ci fonctionnait encore — même si Rhadamanthe prétendait qu'il n'avait jamais cessé de fonctionner) avaient achevé de briser les derniers tabous que la révolution culturelle et sexuelle précédant le grand conflit avait déjà sérieusement affaiblis. Les corps n'avaient plus à être dissimulés au regard d'autrui ; au contraire, une chair vivante, saine, intacte suscitait un afflux d'enthousiasme, d'espérance. Le rapport à la sexualité avait basculé au milieu de la guerre : l'accouplement était devenue autre chose qu'une jouissance biologique, il incarna alors la survie, la preuve de la vitalité des partenaires alors que des foyers, des immeubles, des villes entières s'effondraient sur tout le continent ; vers la fin, quand l'enlèvement du conflit était devenu une fatalité, les gens se rappelèrent qu'il était aussi question de reproduction dans l'affaire : l'espèce humaine survivrait, finalement. Les habits ne masquaient plus

les corps, reprenant leurs usages fonctionnels (se protéger du froid et des maladies, signifier une appartenance ou un rang social) ; ils faisaient également à nouveau office de masques, participant de l'image que chacun voulait donner aux autres. Ovide savait pour les masques, comme il savait que si le tabou de la chair avait disparu, le plaisir (et le désir) persistait plus que jamais ; il portait ce savoir pérenne comme il portait cette large cicatrice barrant son visage : l'envie était là, survolant la surface du lac comme un courant électrique. Ovide lisait, mieux que tout autre, les schémas du désir, les tics, les regards passagers, les actes manqués. Il lisait dans le masque d'indifférence d'Hæmon qu'il désirait encore la froide Écho (difficile de dissimuler l'ardeur d'un regard) ; il savait que le lien fusionnel entre Zacharie et Alexia n'était pas aussi solide qu'ils le clamaient (trop de reproches glissés à demi-mot) ; il n'ignorait pas que Rhadamanthe, assis là-bas sur les rochers, aurait été ravi de le savoir aussi, lui qui faisait si souvent semblant de bidouiller son attirail électronique alors qu'il ne cessait de jeter des regards intenses à la rebelle et écoeurés à son héros ; il regrettait que le mystique ignore qu'il n'était pas indifférent à la timide Thècle, assise entre lui et Cassien, tous trois encore habillés, un curieux triangle puisque le métis d'orient et la sainte nourrissaient aussi quelque étrange attirance l'un envers l'autre (ce genre d'attirance mal assumée qui font baisser les regards de ceux qui l'éprouvent), comme si la carrure maigrelette et inadaptée de Cassien ne rentrait pas dans le modèle guerrier inspiré par Valentine, le mentor de Thècle ; Ovide travaillait encore à déchiffrer les passions du métis, plus difficile à cerner que celles de ses compatriotes, tout comme, également hors de l'eau, celles d'Hateya, l'indienne, et de sa camarade Callisto, qui arborait un nouveau masque, celui d'une solitude forcée, suite à sa séparation d'avec le rôdeur (même si sa liaison avec Silas n'avait jamais été officielle, elle n'avait jamais été un secret pour le sage). Une autre était restée hors de

l'eau. Un triangle d'inadaptés, un duo de solitaires et une âme perdue face à de grands enfants s'éclaboussant dans un lac hors du temps. L'âme perdue était la meilleure ami d'Ovide, sa confidente (sous certaines réserves), la seule devant laquelle il avait accepté de relever son masque ; pauvre Zoé, elle s'était infligée un désir impossible.

L'homme tira sur sa barbe rouge sans ménagement, comme pour en arracher une poignée de poils, avant de s'en prendre à son cuir chevelu qu'il laboura presque frénétiquement, le griffant probablement à de nombreuses reprises. Le berseker était énervé — non, excité — non, insatisfait — non, impatient — non. Il ne savait pas définir cette sensation récurrente — le mot manque ayant pris un tout autre sens au cours de la guerre. Il ne se sentait pas à sa place ; il lui fallait de l'action, de l'action véritable, s'entraîner, se battre, un combat à mains nues contre Athanase (et non aller nager dans un bassin champêtre comme des nobliaux invertis), ou alors un rapport sexuel, maintenir une femelle à terre d'une main, à même le sol, la cogner et la pénétrer de force (mais même la garce avait préféré aller se baigner, montrer ses fesses plates à qui voudrait s'en emparer). Pour le sexe, il se rattraperait cette nuit, cette dernière nuit ; et il comptait sur Pallas pour lui fournir demain l'action escomptée. Ce Pallas était un beau parleur, fat et orgueilleux, mais il savait s'imposer en meneur, en homme d'actions prompt à envoyer ses troupes dans la mêlée sans tergiverser ; ce serait grâce des hommes comme lui que les charognards de la république seraient chassés du vieux continent. Le Berseker se prenait parfois à imaginer un avenir où il serait l'un des lieutenants de Pallas, celui qui s'assurerait de la bonne exécution de ses ordres (vous avez entendu ce qu'a dit le chef ?), celui organiserait les campagnes, les ratissages, les épurations (hommes, femmes, enfants,

qu'il n'en reste aucun), celui qui victoire après victoire trinquerait dans les salons privés ; mais il aurait fallu pour cela qu'il suive le cursus des officiers, qu'il gâche des années entières en atermoiements et en jérémiades — il n'en avait pas la patience. Il lui fallait une dose sans attendre. Il aurait dû en acheter davantage à Oreste, ce sale pervers sans doute occupé à tripper en matant des filles nues. Il fallait qu'il trouve quelque chose. Orphée cracha une large glaire marronnasse, puis écarta une branche avant de s'enfoncer plus profondément dans les bois.

L'adulte n'approuvait pas cette baignade. Voir des adolescents se prenant pour des hommes s'ébattre dans l'eau, alors que partout ailleurs sur le continent des gens combattaient pour leur liberté, avait un relent nauséabond. La jeunesse restait la jeunesse. Attirée par le cadre paradisiaque inattendu de cette rivière cascasant à flancs de montagnes ; envoûtée par la végétation luxuriante et protectrice entourant le lac, refuge intimiste face à l'aridité et la canicule de l'autre versant (il ferait bientôt plus de quarante degrés dans la région) ; ensorcelée par la transparence de l'eau, bien plus soyeuse que l'eau recyclée poisseuse de l'académie. Comme avait dit leur meneur, cela aurait été dommage de ne pas en profiter, de ne pas faire cette marche forcée d'une heure plein ouest pour un peu d'eau pure. Pour Saturne, tout cela puait l'imprudenc, l'affirmation de soi, la méconnaissance de la loi fondamentale de l'univers : la mort n'attend pas d'être invitée, elle entre sans frapper. Toute cette opération était imprudente, il l'avait répété à Pallas, en vain : celui-ci, sous l'influence de son narrateur, tenait à son petit rituel et n'écoutait les conseils d'un vétéran boiteux que quand ils concernaient le déroulement opérationnel des événements. Si la république avait eu vent qu'une poignée d'élèves,

dont certains de noble ascendance, s'étaient isolés ici, elle n'hésiterait pas une seconde avant d'envoyer une escouade les capturer, ou les tuer, suivant les objectifs militaires du moment. La péninsule n'était plus protégée comme avant, elle n'était plus stratégique pour aucun des deux camps, tout juste bonne à être rayée de la carte pour économiser des convois de ravitaillement ; la liberté qu'en gagnaient en retour ses habitants avait un arrière-goût d'insécurité, celui que les laissés-pour-compte de tous temps connaissent bien. Oui, plus il y pensait, plus l'influence d'Hæmon sur Pallas s'imposait ; le second avait l'allant et le charisme, mais il revenait au premier le machiavélisme et l'audace, le sens du risque et l'art du sacrifice propres aux grands chefs militaires sous lesquels Saturne avait servi. Quant aux autres, ce n'étaient que des agneaux, de la chair à canon dont la finalité ne serait que statistique dans cette grande entreprise de destruction menée main dans la main par l'empire et sa putain républicaine. Certes, quelques personnalités émergeaient, mais elles seraient broyées par la mécanique aveugle des affectations opérationnelles : du côté des mâles, le blond Zacharie et sa naïveté de héros du village, Athanase son complice rouquin à la grande gueule, Orion et son look soigné de guerrier de la péninsule (œil borgne et queue de cheval) sortaient tous trois du lot et seraient en première ligne pour emmener les troupes à l'abattoir ; côté femelles, dont la proportion étonnait toujours Saturne (la place des femmes n'étaient pas sur le champ de bataille), la droiture de Valentine rappelait au boiteux son ancienne épouse (sans concupiscence aucune, les illusions de la chair n'avaient plus effet sur lui depuis qu'il avait perdu sa femme et sa mobilité) et l'aura d'Écho expliquait l'intérêt abusif que lui portait Hæmon — à la regarder marcher d'un pas assuré au milieu de ses semblables et jeter sur eux ce regard froid, hautain et presque calculateur, on pourrait y voir la personnification des gloires passées de l'empire venues jauger et juger l'usage de leur héritage. Dire qu'à une époque les nations dont ils étaient les héritiers

déchus avaient dominé le monde, avaient inventé les concepts mêmes de république et d'empire, des mots à présent vidés de leur sens et tout juste bon à enjoliver les discours grandiloquents des généraux, et que maintenant elles étaient réduites à deux dictatures fantoches et gériatriques qui jouaient aux petits soldats sur un plateau de jeu dévasté, jeté en pâture par les nouvelles puissances mondiales ; les richesses et l'avenir du monde avaient déserté l'intégralité du vieux continent. Quel gâchis. La belle Écho pouvait bien jeter ce regard de minauderie glaciale sur ses compagnons de bergerie, ils ne méritaient pas un meilleur intérêt. Aucun, à part Pallas et Hæmon (et encore de façon parcellaire), n'avait conscience des enjeux qui se jouaient ici, à la péninsule, et au-delà, dans l'empire, sur tout le vieux continent, dans le monde entier, un monde dont leurs instructeurs prenaient bien soin de masquer la suprématie ; une génération d'enfants élevés loin de leurs pères par un ordre militaire stérile ne méritait pas mieux qu'une extinction rapide. Crachant à terre un bout de chique, l'adulte se rendit compte que l'indienne l'observait, sans doute depuis un petit moment, d'un regard méprisant, comme si elle lisait dans ses pensées. La présence de cette peau-rouge, ainsi que celle du métis, le mettaient mal à l'aise. Ils n'étaient pas à leur place ici, ne le seraient jamais. Rien n'était à sa place. Saturne se détourna du spectacle de la baignade et finit par se décider à se dégourdir les jambes, surtout la folle, à l'écart des éclaboussures et des vivats.

Orphée monta d'un pas calme les marches en pierre menant à l'entrée terrassée du petit bâtiment, levant des yeux curieux vers la peinture à demi effacée du fronton : sur un fond doré écaillé, une femme en toge rouge sang et un jeune enfant à moitié nu ouvraient les bras, paumes tournées vers le ciel ; leurs visages auréolés exprimaient

une naïveté aussi frappante que celui de la petite Thècle. Si la sainte et son enfant avaient cru à la bonté innée de leur seigneur, ils en avaient été châtiés par les foudres divines qui martelaient le continent sans interruption depuis des décennies. Le berseker s'arrêta dans l'obscurité de l'embrasure — si porte il y avait eue, elle avait depuis longtemps fait office de bois de chauffage — et posa sa main sur la pierre, appréciant la froideur sincère de ces vieilles pierres non taillées, inégales de forme et de teinte, typiques de cette région et d'une époque où chaque chose ne devait pas rentrer dans une case ; l'édifice religieux devait être millénaire, les guerres des hommes étaient sans emprise sur lui. Le berseker sourit en enlevant sa main qui laissa une empreinte rougeâtre sur la pierre — cette trace de son passage disparaîtrait à la première ondée estivale, mais le temps qu'elle durerait suffisait à le contenter. À l'intérieur, à peine éclairé par la lumière vespérale perçant à travers d'étroites ouvertures latérales, un alignement de bancs en bois l'accueillit dans un recueillement austère. Ce n'était pas les loups ou les cerfs qui avaient aligné ainsi ces bancs, des meubles probablement apportés après le vandalisme qui avait emporté la porte ; quelqu'un était venu en ces lieux récemment. Orphée eut la confirmation de cette intuition en pénétrant dans la pénombre de la petite chapelle : des piles de gravats jalonnaient les lieux et des lampes à huile étaient alignées sur le mur ouest, le moins abîmé. Se référant au brief d'Orion, il jugea que les autres demeures seigneuriales des environs, toutes abandonnées, et les premiers villages au sud se situaient trop loin pour expliquer la persistance d'une communauté religieuse à quatre ou cinq kilomètres plein nord du manoir squatté par Pallas. Leur meneur ne lui ayant jamais fait l'effet d'un croyant, les soupçons d'Orphée se tournèrent vers ce Saturne, ce prétendu serviteur familial dont le passé de vétéran de guerre se lisait sur le visage sans aucune ambiguïté. Pallas l'avait chargé de préparer leur venue ; son serviteur avait pu faire du zèle en

rendant un hommage personnel à la sainte en toge rouge. Toute notion de dévotion religieuse trouvait difficilement prise dans l'esprit du berseker ; à vrai dire il ignorait tout de la religion, et à bien chercher ne connaissait dans son entourage direct aucun croyant, et encore moins de pratiquant. Les gens de son temps croyaient en la guerre ; les militaires la pratiquaient ; et les guerriers s'abreuyaient à même le sang des saintes.

De toutes les divinités oubliées du peuple de sa mère, c'était de Guanyin que le métis se souvenait le plus. Chaque soir, il récitait en silence le sūtra de Guanyin, comme pour ne jamais laisser dépérir son souvenir. [Si un homme est jeté dans une fosse enflammée par un être cruel qui veut le détruire, qu'il se souvienne de Guanyin et le feu s'éteindra comme s'il était arrosé d'eau ; si un homme tombe dans l'océan redoutable, qui est la demeure des Nâgas, des monstres marins et des Asuras, qu'il se souvienne de Guanyin, la reine des habitants des mers, et les vagues le porteront à la surface ; si un homme est précipité du haut du Méru par un être méchant qui veut le détruire, qu'il se souvienne de Guanyin, qui est semblable au soleil, et il volera, sans tomber, au milieu du ciel. Si un homme est entouré par une troupe d'ennemis, armés de leurs épées et ne songeant qu'à le détruire, qu'il se souvienne de Guanyin, et en un instant ses ennemis auront en sa faveur des pensées de bienveillance ; si un homme, s'étant approché d'un lieu d'exécution, tombait entre les mains du bourreau, qu'il se souvienne de Guanyin et le glaive de l'exécuteur se brisera en mille pièces ; si un homme se retrouve entouré de bêtes féroces et d'animaux sauvages, terribles, armés de défenses et d'ongles acérés, qu'il se souvienne de Guanyin, et ces animaux se disperseront aussitôt dans les dix points de l'espace ; si un homme se retrouve entouré de

reptiles d'un aspect terrible, lançant le poison par les yeux, et répandant autour d'eux un éclat semblable à la flamme, qu'il se souvienne de Guanyin, et ces animaux seront dépouillés de leur poison.] Mais la déesse de la compassion, à l'instar des autres divinités, n'écoutait plus les prières du peuple depuis longtemps. Occupé à entailler un rocher avec une lame de poche, Cassien ne vit ni n'entendit Damon et Hæmon lui tomber dessus. Cinq secondes plus tard, il était dans l'eau, ses protestations noyées par la poigne d'Athanase qui lui enfonça la tête sous l'eau, le visage illuminé par un large sourire presque fraternelle : "Allez, bois ta soupe, ça te fera grandir !" Des éclats de rire ricochèrent sans fin tout autour de lui. "Mes vêtements... vous..." gémit-il, avant d'être coupé par Alexia, la jolie rouge qui, prenant appui sur les épaules du métis, effectua un saut périlleux au-dessus de sa tête : "Fais pas ta chochette, Cass." Elle fut suivie de son amant, le bellâtre Zacharie, puis d'Orion le scorpion de la péninsule, de Damon le fin diplomate, d'Écho l'impitoyable guerrière, de Kyra la belle sniper venue du nord, de Valentine qui le survola d'une main sur le crâne, d'Oreste qui le griffa au passage, de sa cousine Hermione qui lui cracha au visage, et enfin d'Hæmon, du maître de cette sombre cérémonie où chacun à sa façon sauta par-dessus la silhouette chétive du métis — étrange partie de saute-mouton où tous se jetaient sur lui drapés dans leur impériale nudité, et où lui, seul, lourd, glacé et immobile, leur faisait face, ses habits de l'académie trempés, perdu au milieu du lac et des montagnes, au cœur d'une région et d'un monde où il n'avait été, n'était et ne serait qu'un étranger. Oreste, s'approchant à nouveau de Cassien, lui asséna une claque derrière l'oreille, sans fraternité aucune: "Alors le bâtard, y a pas d'eau dans ton pays ?" // "Va te faire mettre sale drogué." Seul l'intéressé entendit le souffle timide de l'insulte du métis et, sans autre forme de procès, lui affligea une nouvelle claque. Cassien n'eut plus ni la force, ni le courage de répondre ; il ne faisait pas le poids. "Répète jaune d'œuf ?" Encore une

claque, une quatrième aurait suivi si Nicétas n'avait pas intercepté le bras du bourreau : "Arrête." Le regard noir du goth triompha de celui, lâche, de l'addict. Sa cousine lui succéda pour la manche suivante : "Allez, foutez-le à poil, qu'il trempe sa petite queue." Hæmon ceintura Cassien, laissant le soin à Oreste, Alexia et Damon de le dépouiller de ses habits qu'ils abandonnèrent dans l'eau. Les autres regardèrent la fin du spectacle, plus par habitude que par réel plaisir ; seuls Nicétas et Ovide, la minorité silencieuse, semblèrent désapprouver, mais par la même habitude n'intervinrent pas — ce n'était qu'un jeu après tout. Cassien chercha du regard, si ce n'était la présence immanente de Guanyin, un soutien sur la rive : Rhadamanthe bricolait un transistor rouillé (mais son seul ami n'aurait rien pu faire, à part finir dans l'eau à son tour), Hateya affichait son masque protecteur d'indienne stoïque, Callisto et Zoé semblaient perdues dans leurs pensées, Saturne, le seul adulte aux alentours, faisait les cent pas au loin en se moquant bien de ce qu'il se passait ; seule Thècle lui rendit son regard, un regard simple, triste, empreint de la même longue résignation qui était la marque du sien et qui posait tacitement la seule véritable question qui s'imposait : celle de la survivance du métis après toutes ces années au sein d'un groupe auquel il n'aurait jamais dû faire partie. "T'inquiète pas, petit gars. [Athanasie venait de lui donner une nouvelle tape fraternelle dans le dos]. L'arroser, ça va la faire pousser !"

De la terre morte. Une fosse à cadavres. Pourrissement, assèchement, vieillissement. Des couches et des couches de terre morte, de morts enterrés les uns sur les autres. Puanteur, écoëurement, dégoût. La science comme aboutissement, la culture comme justification. Attaque chimique après attaque chimique, des zones mortes avaient proliféré sur toute la surface du continent.

Détruire les peuples, détruire leurs ressources, détruire leurs environnements — tout cela revenait au même. Si le continent ne serait pas à nous, il ne serait à personne. Roxane avait vu des larmes naître au coin des yeux de plusieurs d'entre elles, et pas que chez Thècle, mais Nausicaä, Kyra, Zoé avaient dû passer un revers de main discret sur leurs visages alors que l'instructeur faisait défiler sur la toile tendue des projections de zones mortes dans ce qui lui avait semblé être une litanie sans fin. La princesse s'en était émue, mais elle était restée maîtresse d'elle-même ; la leçon du jour n'était pas l'auto-pitoyement mais l'insensibilisation. Année après année, à compter de leur majorité — la majorité militaire s'entend —, ils avaient dû apprendre à contrôler leurs émotions, à ne plus ressentir, à comprendre qu'être opérationnel primait sur être humain, à appréhender la sévère mais juste vérité qu'aucune guerre du passé ne s'était gagnée en armant les troupes de bons sentiments. Ces destructions, tragiques sorties de tout contexte, avaient été nécessaires, stratégiques, inévitables. Partager les richesses d'une nature généreuse n'était bon qu'à engendrer des tensions, des jalousies, des crispations, surtout quand on les partageait avec les ogres de la république, ces monstres des nouveaux contes horribles pour enfants. Il leur fallait comprendre que détruire valait mieux que partager, que la logique de la table rase prévalait en toutes circonstances, que leur génération et les suivantes ne devraient jamais s'apitoyer sur les sacrifices consentis par leurs ancêtres, mais au contraire les en remercier et participer au nécessaire effort de reconstruction. On ne construit pas le futur en pleurnichant sur les remords du passé ; on détruit pour mieux reconstruire. À une vingtaine de mètres de la première marche de l'escalier en pierre menant à la porte d'entrée du manoir, là où commençait le lac d'honneur de cette ancienne demeure noble, les prédications des instructeurs devenaient aussi arides qu'un désert de sable blanc. D'une superficie équivalente à

celle du manoir et de ses dépendances, le lac n'était plus à présent qu'une zone morte, même s'il n'avait pas la prétention et l'envergure de celles exposées fièrement sur la toile blanche de l'académie ; plus rien ne semblait vouloir ou pouvoir y renaître : tout n'était plus que dénivelés aux arêtes abruptes, des couches et des couches de terre morte qui n'avaient plus vu ni planctons, ni algues, ni joncs, ni nénuphars depuis plusieurs décennies ; une terre craquelée que même les premières attaques impitoyables de l'été ne pouvaient plus affecter, ni même éclairer, comme si, là, dix mètres plus bas, une couche de cendres éternelles avait été répandu sur tout le fond du lac. Tout cela pourquoi ? Pour quelle raison stratégique ? Pallas le lui avait avoué d'un air sombre, comme s'il devait porter en lui toute la honte des choix imbéciles de l'empire : le lac avait été entièrement asséché quand la rivière l'alimentant avait été détournée pendant la guerre pour fournir en eau un camp militaire provisoire, chassant d'un coup de pelle tout espoir de survie végétal et animal en ce lieu. Le manoir, encore habité à l'époque par certains des derniers nobles qui protestaient encore contre le retrait de leurs privilèges, y avait perdu son reflet et sa grandeur. Pallas avait évoqué l'époque, lorsqu'enfant il était venu ici, ses parents rendant de fréquentes visites aux habitants du manoir ; il avait partagé avec sa princesse des souvenirs flous mais lumineux, solaires de premières baignades, de canotages avec ses frères, de temps infini passé à observer le jeu des carpes et l'ombre grandissante des roseaux alors que les montagnes à l'ouest avalaient le soleil. Un vent crépusculaire souleva le bas du tee-shirt trop long de Roxane, son seul vêtement, exposant un triangle de soie moiré au lac asséché. "Non à la loi martiale" proclamait sur le tissu un lapin délavé en brandissant un poing troué — l'un des nombreux trésors du manoir laissés par ses occupants lors de ce que les militaires avaient d'un doux euphémisme nommé la rafle des petits marquis, et amoncelés par Pallas dans l'observatoire. La jeune femme s'assit à la base de l'un des piliers

ronds soutenant l'avancée d'un fronton triangulaire dont le symbole familial semblait avoir été expulsé à coups de marteau ; elle observait, plus bas, lui tournant le dos, les deux pilotes assis, les pieds ballants, sur le bord de la rive morte du lac. Ils étaient silencieux — de quoi auraient-ils pu parler face à un tel paysage désolé, déjà en temps normal la conversation du grand Eleuthère et de la pilote aux cheveux bleus avait la fadeur de leur physique du commun, ils n'étaient que des militaires dépassés par les enjeux, ne pouvant faire valoir que leurs talents opérationnels de pilotage et de mécanique. À la différence du lac, et des deux soldats en devenir, Roxane ne se sentait pas asséchée, elle se sentait pleine de vie — le goût lancinant du sang qui flirtait encore sur sa langue n'y était sans doute pas étranger. Pourtant, quand le vent s'enfla, s'arqua et embrasa le lac, comme pour en ranimer les braises, Roxane resserra ses genoux contre elle et frissonna.

"Pourquoi ton ami Zacharie laisse-t-il faire cela ?" Callisto, relevant la tête, suivit le regard de l'indienne : Cassien, dégoulinant et nu comme un nouveau-né, sortait de l'eau, l'air furibond, ses habits détrempés et roulés en boule dans ses mains. Le métis les dépassa sans précaution et sans un regard, écorchant la plante de ses pieds sur les rochers ; Thècle l'interpella d'une voix douce, comme si elle voulait s'excuser pour le comportement des autres, mais il l'ignora en s'enfonçant dans les sous-bois. La solitaire, qui n'avait pas suivi l'incident, égarée sur le ruban de Möbius de ses doutes, demanda : "Ils l'ont encore martyrisé ?" La réponse silencieuse d'Hateya fit office d'acquiescement — la miwok s'embarrassait rarement de mots inutiles. Callisto se força à trouver une excuse pour justifier le comportement complice de son ami : "C'est la vie... C'est comme ça depuis le premier

jour. Zacharie n'y peut rien. Il accepte la loi du groupe. On nous a appris à respecter la loi de notre groupe. C'est... OK, c'est dégueulasse, injuste... mais la guerre est injuste, notre monde est injuste. Que veux-tu y faire ?" Elles avaient déjà eu de telles discussions, en un temps où Callisto partageait encore les convictions de Zacharie, un temps qui lui paraissait tellement lointain. Elle chercha à capter le regard de l'indienne, à comprendre ce que son amie attendait comme réponse. [Son amie... Hateya était-elle ce qu'on pouvait appeler une amie ? Oui, elle serait celle qui lui manquerait le plus mais, à bien peser la question, au bout de toutes ces années de vie commune, Callisto avait-elle noué de véritables liens d'amitié ? Non. Elle avait mis le temps à accepter la vérité. Tout était faux, faussé — tout le temps. Elle n'avait eu que des substituts d'amis : Zacharie, Zoé, Hateya et... Silas. Même le nom de Silas ne lui venait plus en premier.] "C'est votre civilisation qui est dégueulasse." L'indienne exprimait rarement son ressentiment, mais la haine transpirait de sa voix sans trembler. "C'est la tienne aussi, Haté. Il va falloir que tu t'y fasses un jour... Excuse-les, ce n'est qu'un jeu et ce ne sont que de grands enfants." // "Tout n'est qu'un jeu pour vous. [Regard dur, âpre, sans concession] Les champs de bataille, nos apprentissages, cette virée sur la péninsule. Nous ne devrions pas nous comporter ainsi. Mon peuple ne se comportait pas ainsi." Que savait-elle de son peuple ? Elle qui était une orpheline, une bâtarde, père miwok et mère séminole (le grand écart), tous deux adoptés comme tant d'amérindiens à l'époque où, avant la guerre, les familles bourgeoises s'étaient toutes mises en tête d'adopter un petit Tanto ou une petite Pocahontas, un jouet de luxe pour les frères et sœurs d'origine — ironie de l'histoire, cette mode idiote avait permis aux diverses ethnies amérindiennes de ne pas s'éteindre, vu les vagues d'extermination d'acculturation mises en branle sur leur continent d'origine lors des grandes ordalies assimilations : un bon indien est un indien domestique. Callisto se plongea dans le regard insaisissable et

sans échappatoire de sa substitut d'amie : la discussion était close, au bout de trois phrases. Elle aurait aimé avoir cette capacité à se réfugier derrière de belles certitudes, de grandes convictions ; à vrai dire, elle en avait eues, des différentes, il n'y avait pas si longtemps que cela, mais un trou béant s'était ouvert en elle et grignotait sans répit toute pensée à long terme. Hateya savait imposer sa présence, son silence, un silence qu'Hæmon s'empressait souvent de combler ; elle était respectée (crainte ?) de la plupart, même si un racisme latent se devinait chez les nobles de sang pur (les fins de race comme les appelait Ovide), Pallas et Roxane, Damon et Hæmon, mais ils ne la négligeaient pas — peut-être que savoir se battre en combat singulier, surtout quand on est une femme, en imposait toujours. Callisto enviait le physique atypique de la miwok, même si elle n'arrivait pas à déterminer si les garçons jugeaient cette atypisme excitant ou inquiétant — l'étrangeté n'était pas la mode, la mode était à la cousine consanguine comme l'illustrait la relation plus qu'ambiguë entre Hermione et Oreste. Callisto était frappée par la teinte noire des cheveux de l'indienne, aussi noirs que l'intransigeance de ses pupilles, un noir qui n'avait rien à voir avec celui pâlichon des habitants du vieux continent ; l'intensité de la longue chevelure noire d'Hateya noyait tout, absorbant le moindre relief capillaire — à côté Orion grisonnait, et la coloration noirâtre des cheveux de Nicétas paraissait encore plus factice. De la même façon, la peau de la miwok tranchait avec le cuivre fade des éphèbes de l'académie et le beige maladif de Cassien, comme si elle se nourrissait en permanence du soleil et de la terre, affichant une rigueur ambrée à donner des coups de soleil à la blanche Kyra. Le visage de l'indienne n'était pas beau, séduisant ou enclin à la minauderie, malgré des yeux en amande bien dessinés ; Hateya possédait en revanche des traits forts et marqués (nez allongé, mâchoire carrée, menton prononcé) où ne se lisait aucune invitation à la douceur — Callisto ne doutait pourtant pas un instant que son amie

miwok était belle, belle à la façon indienne, une façon dont plus personne n'avait le souvenir. On aurait pu peindre derrière Hateya une fresque naturelle, là où derrière tous les autres élèves de l'académie se peignait toute l'histoire de la guerre ; l'indienne métisse semblait plus à sa place sur cette terre que n'importe qui d'autres. "Ça me dégoûte, trancha l'indienne. Il est temps que tout cela prenne fin."

Panagia. Le mot lui revint. Il y en avait une, non loin du bloc où logeait sa famille, dans les ghettos suburbains du nouveau centre névralgique de l'empire renaissant, celle qu'ils appelaient pompeusement la nouvelle Ève, mais que la génération de ses parents s'obstinaient à appeler cette vieille salope de Thessa. Plantée dans l'une de ces zones de ruines et de friches où des gamins dépenaillés jouaient à la guerre avec des fusils mitrailleurs hors d'usage, une église était gravée dans la mémoire du berseker — à vrai dire, personne n'appelait ça une église, pour les gens du coin c'était le marché (dans l'objectif de réguler son économie de rationnement, l'empire tolérait tacitement des zones franches de troc). Pendant que ses parents allaient négocier un litre de lait ou un cageot de pommes, Orphée traînait dans l'ombre de l'édifice, dans un champ de pierres renversées, dans un cimetière — ce mot du passé lui plaisait, cimetière, à une époque où le besoin de simplification avait généralisé l'expression fosse commune (seul un fait d'arme ou un grade élevé dans la hiérarchie militaire pouvait encore vous donner le droit à une sépulture dédiée). Orphée avait passé la majorité de ses permissions à explorer les friches à la recherche d'autres cimetières, apprenant, savourant l'onctuosité de mots tels que tombes, tombeaux, catacombes, ossuaires, nécropoles. Il avait eu son premier rapport sexuel avec une brunette vérolée dans un caveau miraculeusement préservé des

bombardements et du vandalisme ; le temps ayant effacé le nom du défunt sur la tombe, Orphée l'avait substitué par le sien, écrit sur la pierre froide avec le sang menstruel de la brunette. Dans la panagia de sa mémoire, des gens comme ses parents venaient combler le vide créé par l'espoir que l'empire avait fait germer en eux. Quel espoir les gens de la péninsule attendaient-ils encore de cette panagia-là ? L'homme avança lentement dans l'allée centrale, apprivoisant les lieux, comme un bateau venant à quai, se penchant plusieurs fois pour permettre à ses doigts d'effleurer la surface rugueuse des bancs — de simples bancs en bois, sobres, sans fioritures. Il s'arrêta au bout de l'allée, faisant face à la statue féminine qui trônait en lieu et place d'un autel. Un sourire força ses lèvres. La sainte en toge rouge s'était adaptée à son époque ; il avait devant lui une belle et athlétique jeune femme aux longs cheveux de pierre, vêtue de peaux de bêtes, tenant de la main gauche un arc au repos et de la droite une dague de chasse effilée pointée vers les cieux. L'œuvre était précise et récente. Pour montrer son approbation, le berseker déposa au pied de la statue le lièvre encore chaud, avant de commencer un dépeçage méticuleux du cadavre de l'animal.

Un frémissement parcourut la surface du lac forestier — plusieurs. Seule la sainte les perçut ; seule elle perçut que leur présence en ces lieux du passé troublait la quiétude des cieux, des sous-bois et des eaux souterraines. Les sursauts de la terre, répercutés à même l'onde, faisaient écho aux chuchotements de sa conscience qui, à peine éveillée, lui reprochait déjà d'être venue, de ne pas avoir eu la force, la conviction, la contenance de trouver un prétexte pour échapper à ces derniers jours de fraternité virile. Thècle dut rappeler à sa conscience que même elle avait été plutôt

conquise initialement par la proposition de Pallas, par cette dernière pause avant le grand départ, par l'idée d'être seuls après tant d'années d'épreuves sous surveillance, dans un havre, ce territoire idyllique tiré des récits du scorpion sur les guerres de la péninsule ; certes plusieurs d'entre eux se retrouveraient probablement dès le mois prochain pour entamer leur formation d'officier, à commencer par Pallas, puis Hæmon et Damon, suivis de Roxane toujours derrière son maître, et Callisto même si cela ne semblait pas la réjouir ces derniers temps, et peut-être Ovide (cela paraissait évident même si le sage n'avait dévoilé à personne son avenir, pas même à Zoé) ; mais les autres seraient disséminés sur le terrain avec peu de chances d'être affectés dans une unité commune (règle numéro un : ne pas tisser de liens d'amitié — sous-entendu : la mort les rompra), et Thècle la première, sa conscience ne cessant d'appuyer sur cette évidence, n'avait aucune chance de rester auprès de Valentine, la seule de leur groupe à avoir été sélectionnée pour rejoindre les unités d'élite de l'empire — un monde fascinant et mystérieux d'espions, d'assassinats et de missions suicides (depuis que la nouvelle de la sélection de son amie s'était répandue, Rhadamanthe n'arrêtait pas de lui rabattre les oreilles avec les mille et un secrets de ces unités d'élite sur lesquelles "on nous ment", sans précision du dit "on") ; alors, oui, même si elle nourrissait des regrets aussi profonds que leur amitié, Thècle savait que c'était les derniers jours qu'elle passait dans l'ombre de Valentine, et ce qualificatif de derniers écliprait le moindre remords. Après, ironisait sa conscience, prenant la voix culpabilisante de ses parents accroupis devant l'autel familial (qui tenait sur des piles de boîtes de conserve), Thècle, ma petite fille, tu devras te trouver un autre rocher auquel t'accrocher. Ses parents — toute sa famille — survivait par la force d'un divin transcendantal ; elle ne survivait qu'au travers des autres : elle avait besoin d'avoir foi en quelqu'un, de plonger ses yeux dans le regard à hauteur d'homme d'un être tangible et non dans

celui condescendant d'une divinité innommable d'une religion obsolète. Plus l'heure de la séparation approchait, plus les mâchoires lupines du futur se refermaient sur son ventre, ses poumons et son cœur. Peut-être que sa conscience avait raison, peut-être qu'une séparation brutale, une décapitation nette, aurait été moins douloureuse ; mais sa conscience ne savait pas que la douleur nourrit la mémoire. La douleur. Que dire de la douleur de Cassien ? Pas de trêve pour le chétif métis, même en ces dernières heures ensemble. La sainte aimait bien Cassien. Il n'avait ni le minois enjôleur d'Hæmon, ni la carapace abdominale d'Athanase, mais il avait quand même, quelque part, un côté mignon — la conjugaison de la simplicité et de la fragilité de ses traits. D'un naturel aussi timide qu'elle, elle aimait l'entendre discuter avec passion de sujets technologiques avec Rhadamanthe, elle ne comprenait pas tout, elle en comprenait même peu, mais ils étaient presque attendrissants dans leurs apartés anachroniques. Elle aimait aussi quand, lors de veillées où ses bourreaux étaient absents, Cassien racontait des contes issus de sa mythologie maternelle, du continent où le soleil prenait son envol ; ses histoires étaient absconses mais elles la touchaient davantage que n'importe quel discours ressassé par n'importe quel instructeur, même ceux auxquels elle accordait tout son crédit. Thècle aimait, en vérité, les gens qui avaient d'autres passions que les armes et la stratégie militaire. Pauvre Cassien, sa présence parmi eux était un mystère ; elle espérait en toute sincérité que sa demande d'affectation au contingent scientifique serait retenue. Une autre chose la dérangeait dans ce séjour, une chose qu'elle n'avait pas prévue : la nudité. Non qu'elle n'y soit pas habituée, l'intimité corporelle ne signifiait plus rien pour personne, mais la vision d'une douzaine de ses camarades, entièrement nus dans le lac, dans un contexte de simple détente, était tellement loin du quotidien de l'académie et de la guerre. Cette vision la mettait face à une autre de ces vérités qu'elle avait du mal à regarder en face : la nudité n'était pas que fonctionnelle (se

changer, se laver), elle était aussi source de plaisir. La sainte ne savait pas si l'influence d'une éducation trop stricte pesait encore sur elle, ou si cela tenait à son moi intime, mais la chair la mettait mal à l'aise — même ses mèches orangées étaient une façon d'habiller la nudité trop voyante de ses cheveux châtain. Si, parfois, elle s'imaginait poser sa main, par curiosité ou par désir, sur la peau d'un homme, elle n'arrivait pas à imaginer ce même homme au-dessus elle, ombre massive et étrangère serrée contre son corps, l'étouffant, l'asphyxiant, clouant tout son être au sol sans espoir pour elle de s'envoler à nouveau un jour. Les frémissements de la terre, le calvaire du métis, la peur de sa propre nudité, tout cela n'était rien comparé au pire des présages : Séléné. Elle était revenue. D'abord dans la soute du perroquet, puis maintenant, à la frontière d'ombre et de lumière du lac ombragé et des premières pentes montagneuses, assise sur un rocher en surplomb, elle les enveloppait d'un regard intransigeant et duale, englobant la totalité de leurs corps d'adolescents et dirigeant le cœur de son regard vers la sainte. Thècle, oubliant Valentine, Cassien et les pénis des garçons virils, plongeait à son tour son regard dans celui de celle qui ne l'avait jamais vraiment quitté depuis toutes ces années, tout à la fois son âme sœur, son égide et sa parque.

La forêt jouait sa mélodie ; ils avaient passé tant de temps lors des exercices à des tâches concrètes (s'orienter, préparer le campement, monter la garde) qu'ils en avaient oublié de s'abstraire de leur mission pour écouter la forêt. Les bosquets et les fourrés avaient été des ennemis, des emplacements pour des pièges, des planques pour des adversaires imaginaires ; ils auraient dû s'en faire des amis, apprendre le chant écorché de l'aubier et le murmure profond du duramen. Les yeux s'étaient égarés, marqués par la fatigue et le

désarroi, sur les feuilles mortes, les humus rampants et la litière inconfortable du sol des forêts ; ils auraient dû s'élever au-delà des cimes pour appréhender dans son ensemble le chœur forestier. Avant la guerre, la superficie des forêts dépassait le tiers de celle du vieux continent ; à présent, elles n'en occupaient plus que le quart. De nombreuses forêts s'étaient muées en champs de bataille déboisés, en camps de réfugiés improvisés, en sources vite tarées de bois de chauffage. Précédant d'un pas vif Zacharie, le noble repenté, et Nicétas, le faux rebelle, Damon s'engouffrait dans des tranchées que les arbres mixtes et vigoureux de la péninsule semblaient créer à son attention ; leur musique leur montrait par où le petit métis était passé, suggestion confirmée régulièrement par la découverte d'un vêtement abandonné ou d'une branche brisée par une main humaine. La diplomatie n'aurait pas dû être l'apanage des hommes pour les hommes, mais des hommes pour le monde dans son entièreté — Silas aurait été de cet avis, mais qui écoutait encore les marginaux de son espèce ? Contrairement à Zacharie qui privilégiait le terrain, Damon voulait changer le monde dans les hautes sphères ; il savait que la tâche était incommensurable, que les préjugés et les antécédents étaient invincibles, mais il avait appris l'art de la jonglerie, de la flatterie et du compromis ; les têtes pensantes de l'empire devaient évoluer, il ne tenait qu'à des hommes comme lui d'insuffler la voie du changement — l'une des premières phases serait la reconquête de l'espace, apprendre des erreurs du passé plutôt que de reconstruire dessus. Ils avaient été trop loin avec Cassien, le diplomate ne s'en rendait compte que trop tard, et il ne s'agissait pas que d'aujourd'hui, mais de la répétition lancinante des mêmes brimades. Aussi, quand son regard avait croisé ceux de Zacharie et de Nicétas, ils avaient compris tacitement qu'ils leur revenaient de partir à la recherche du métis et, pour ce dernier baroud d'honneur de leur promotion, d'apprendre enfin de leurs propres erreurs. Les dernières lueurs déclinantes du soleil

embrasait les limbes des gardiens de ces lieux, exacerbant l'inflorescence harmonieuse de cette forêt à l'allure primitive — le scorpion avait mentionné les nombreux brasiers qui avaient altéré par le passé la forêt primaire, aléas dont la forêt était ressortie à chaque fois victorieuse, grandie [tous les récits du scorpion finissaient toujours de la sorte]. Aussi, le diplomate ne perçut pas tout de suite l'assombrissement de la canopée, le resserrement du sentier arboricole, la voix de basse des arbres quinquagénaires ; quand il comprit que leur recherche prenait fin, le soleil s'était éclip­sée, la forêt s'était tue — loin, à l'est, un hurlement de loup scella la veille du solstice et annonça les premières lueurs du crépuscule. Damon frissonna, sa propre sueur lui faisant l'effet d'une couche de vêtements lourde, puante et poisseuse. Zacharie et Nicétas étaient encore à une dizaine de mètres derrière lui quand le diplomate aperçut un corps recroquevillé aux boucles noirs et hirsutes dans un fourré. Sans attendre les autres, il s'approcha, inquiet, prenant soudainement conscience du silence intégral qui s'était abattu. Il crut sur le coup qu'il s'agissait d'Hæmon — mais qu'aurait-il fait là ? — avant de réaliser qu'il ne s'agissait ni du cadavre de celui que certains qualifiaient comme son jumeau, ni de celui du métis disparu, mais du sien. Damon resta figé, son regard bloqué sur la large plaie à hauteur du cou de son double : il avait été égorgé vif. Du sang frais gouttait encore à même le sol terreux. Il sursauta : une main franche venait de se poser sur son épaule. Incapable de se défendre, il vit sa dernière heure arriver et entr'aperçut le masque squelettique de la mort derrière lui ; mais ce n'était que Zacharie, renvoyant un sourire inapproprié au cadavre. "Lève-toi Cassien, ça va aller. Oublie nos conneries. On fait la fête ce soir." Le diplomate ouvrit la bouche pour protester et dire à son camarade qu'il se trompait, que ce n'était pas le corps du métis, mais son propre corps, qu'il était mort, qu'on venait de l'égorger et qu'il fallait... "J'en ai marre, Zach. J'en ai marre." Nicétas se pencha au-

dessus du cadavre. "Je sais, mec. Désolé. C'est bientôt fini, tout ça... Non, c'est fini. Je te le promets." Le cadavre attrapa la main du goth et Cassien se releva, la mine abattue et les yeux embués. Zacharie dut interpellier plusieurs fois Damon pour le sortir de sa stupeur ; le diplomate finit par revenir à la réalité, admettant que l'obscurité subite lui avait joué des tours et, alors qu'ils reprenaient la marche en direction du manoir, allant même jusqu'à oublier cet étrange subterfuge. Il était de la malédiction des hommes, tout aussi diplomates soient-ils, de ne pas accepter les visions de leur propre avenir.

Le sage émergea du lac, exposant son anatomie en toute transparence, avant de ramasser une serviette et de s'en couvrir. Solidement charpenté, d'une allure plutôt distinguée, Ovide était dépourvu d'un réel charme, défiguré par une vilaine cicatrice dont tout le monde ignorait l'origine. Il était en tout acte à l'écart du groupe, se conformant à une position d'observateur qui, contrairement à celle du grand Eleuthère, ne fonctionnait pas à vide mais lui permettait d'analyser, de décrypter, de déconstruire les masques qui ondulaient sur les visages de ses condisciples ; il s'imposait, et il imposait aux autres, une distance relationnelle, procédé qui lui avait conféré progressivement la position de l'intellectuel du groupe, celui qui arbitrait les divergences portant sur l'histoire politique, la technologie pré-impériale et l'hagiographie des armes de guerre — sa culture égalant celle d'Hæmon sans pour autant qu'il en fasse une marque de supériorité. Il n'était donc pas ostracisé, s'intéressant à chacun en toute sincérité, et sachant se montrer dans les moments opportuns un interlocuteur agréable ; il prenait également soin de ne s'immiscer dans aucun conflit viril puisant son origine dans des comportements de

domination. Diplomate en tout point, à l'instar de Damon, il incarnait le juste milieu entre les deux tendances politisées du groupe : les post-aristos consanguins (Pallas et Roxane, Hæmon et Écho) qui critiquaient ouvertement la politique dictatoriale de l'empire et le déséquilibre social causé par l'abolition des classes, et les guerriers populistes (Athanasie et Zacharie, Valentine et Callisto) fidèles aux préceptes de l'empire et à sa logique critiquable mais nécessaire de guerre lente. S'il appréciait la camaraderie enthousiasmante d'Athanasie au même titre que la discrétion policée de Kyra, Ovide commençait à se lasser de l'accumulation de brimades autour du métis, un contrepoint inquiétant et hors de propos dans un séjour annoncé par Pallas comme fédérateur — s'il avait été présent, leur meneur aurait-il toléré ou mis un terme à ce harcèlement ? Pour la première fois depuis que Cassien avait été officialisé dans son rôle de souffre-douleur, Ovide avait cru voir le masque de résignation du métis frémir, résister à l'envie de fissurer et de céder. Il y en avait une autre qui devait aussi apprendre à céder : "Tu te fais du mal, Zoé". Le sage prit place à côté de l'invertie sur un rocher en surplomb à l'écart des autres spectateurs. "Tu me l'as déjà dit." Ovide suivit le regard noir et perçant, mais anxieux et agité, de son amie jusqu'au corps à moitié immergée d'Écho, de la belle Écho, objet de bien des désirs. Avec sa coupe asymétrique (ras derrière le crâne et en carré effilé sur le dessus), son visage où convergeait la détermination brute de Valentine et la douceur patinée de Kyra, sa carrure droite et militarisée mise en relief par une musculature finement dessinée, son allure androgyne (de ses fesses plates au galbe léger de ses seins de jeune fille), Écho n'était pas aux yeux du sage que la créature la plus belle au sens des canons antiques, mais elle était aussi la plus intrigante : un corps à la géométrie parfaite qui dissimulait un cœur aux raisons difficiles à entrevoir. La muse paraissait tellement sûre d'elle en permanence, dans un narcissisme aveuglant, volontaire ou non, et pourtant, à aucune reprise, elle n'usait de cette assurance pour

s'imposer comme ce qu'elle aurait dû être : un leader. Par stratégie ou par inclination naturelle, elle laissait cette place à ceux qui la convoitait — Pallas, Hæmon, Zacharie, Valentine — et se révélait aussi à son aise dans son clan originel des aristos déçus que dans celui des va-t-en-guerre idéalistes, son aura noble ne la privant pas d'une compréhension instinctive et pertinente des enjeux de la guerre. Et, en tout état de cause, elle aimait les hommes — même si depuis sa rupture d'avec Hæmon elle paraissait moins sensible aux considérations charnelles. Ovide ne comprenait pas Zoé, à moins qu'il ne la comprenne que trop bien. Son amie avait eu son content de relations en dehors de leur promotion avec d'autres jeunes femmes de son bord ; sa nature généreuse et compatissante, son charme simple et naturel facilitaient sa capacité à nouer d'autres relations ; aussi pourquoi s'entêtait-elle à tourner autour d'Écho ? Le sage ne croyait pas une seconde que la muse ait laissé entrevoir l'ombre d'une chance de la séduire à l'invertie, tout au plus elle pouvait se complaire à être l'objet du désir d'une autre femme. Ovide savait que Zoé le savait, elle n'était pas dupe. Le sage savait aussi que son amie était ainsi. Toute en contradictions. Comme vouloir se spécialiser dans les sciences médicales quand la vue du sang vous faisait flancher. "On ne sait jamais ce qui peut se passer, Ovide. C'est différent ici, non ? Loin de l'académie. Loin de l'empire. Loin des conventions. Nous ne nous reverrons plus après." Pour oublier les conventions, il fallait d'abord accepter de retirer son masque. "Oublie-la", simplifia-t-il en se laissant aller en arrière pour profiter des derniers feux du soleil. Saturne venait de refaire son apparition. Il était bientôt l'heure de rentrer.

Le tour du propriétaire, par une ironie probablement involontaire de la part du pilote, s'était résumé au tour des dépendances : la

chaufferie et les garages dans l'aile ouest, le pigeonier à l'écart plus au nord, la salle de chasse et les écuries derrière le terrain d'atterrissage improvisé plein nord, les habitations des serviteurs et la remise dans l'aile est — devant le pigeonier, Eleuthère avait eu un regard compréhensif, il savait pourquoi Nausicaä s'y était réfugiée, il comprenait ce besoin, le besoin de lâcher prise. La découverte de l'intérieur du manoir était prévue plus tard dans la soirée, Pallas ayant insisté pour que personne n'y entre avant l'heure ; par respect envers les occupants précédents, il tenait à en assurer lui-même la visite — même si, aux dires de l'observateur qui avait eu l'honneur d'un premier coup d'œil lors d'une précédente visite, ce n'était qu'un vieux manoir abandonné en triste état. Les deux pilotes avaient terminé leur ballade par le lac, devant lequel ils n'avaient pu que rester immobiles, comme hypnotisés, dans un silence sépulcral. Vu du ciel, l'aviatrice avait été frappée face à cette cicatrice naturelle, cette faille contre-nature, ce trou béant sur les enfers, l'empreinte de l'explosion d'une bombe qui aurait été larguée pile devant l'entrée du manoir ; de près, le lac révélait sa vraie nature : des couches mortes et desséchées sans mémoire et sans avenir. L'unique survivant obsolète du prestige passé de l'endroit était, pour cause, artificiel. Sur un îlot au centre de la faille, se dressait une statue sombre, un humanoïde de bronze de près de deux fois la taille de l'aviatrice. D'où elle se tenait, en bordure du lac, à une plusieurs dizaines de mètre de l'îlot, Nausicaä pouvait en distinguer le visage en pointe, aux sourcils épais, tourné dans leur direction, vers le manoir, et le torse massif, viril, porté par des jambes arquées revêtues d'une large toison et entre lesquelles pendait un pénis imposant, des jambes terminées par des sabots caprins, comme un écho des deux cornes plantées sur le crâne ; vu la position avancée de son bras droit, la créature devait auparavant brandir un objet, mais celui-ci avait dû être brisé par quelque mystère. Alors qu'elle fixait la statue, Nausicaä sentit une présence derrière elle,

suffisamment prégnante pour la forcer à se retourner : rien, personne — la double porte d'entrée du manoir était fermée. "Ne me demande pas qui ça représente, lâcha Eleuthère. Hæmon me l'a dit, mais j'ai oublié. Une divinité locale." // "Le diable", murmura l'aviatrice. Son compagnon ne releva pas, ou n'entendit pas. Ils restèrent là un court moment, jusqu'à ce que le soleil s'efface entièrement derrière les montagnes, en préparation du solstice du lendemain, et que les premiers éclats de voix des baigneurs se fassent entendre ; leurs pensées demeurèrent là un long moment, lointaines et silencieuses, devant les terres mortes de la péninsule, devant la représentation d'un dieu ou d'un diable que plus aucun pâtre ou plus aucun mouton n'honorait.